

qui est désirable, l'absurdité ne connaît plus de bornes, Kant et Platon triomphent. Moi aussi, *j'aimerais à croire*; mais la fièvre vient de faire périr trois pauvres petits enfants chez mon voisin, ce qui me *force à croire* que tout n'est pas juste et beau dans ce monde.

« Quand le paradis des chrétiens ne serait que la certitude de revoir ceux que nous avons aimés, quoi de plus beau? quelle délicieuse perspective pour l'imagination! »

Mais je m'étais égaré avec mon bon Allemand, qui passe sa vie dans les espaces imaginaires, à la suite de Shelling, Kant, Platon, etc. Ces philosophes sont, pour l'habitant de Berlin, comme d'habiles musiciens chargés d'exalter son imagination. C'est pour cela qu'il faut aux Allemands un nouveau grand philosophe tous les dix ans. Nous avons vu Rossini succéder à Cimarosa.

Les manières, les habitudes sociales de l'Allemagne, quoique fort aimables, sont peu connues : elles ne sont pas fixées, elles changent tous les trente ans. Je ne pouvais donc pas m'en servir comme point de comparaison, pour faire connaître à quelques gens d'esprit curieux et impartiaux le pays duquel Paris fait venir, depuis trois cents ans, les Rossini, les Piccini, les Léonard de Vinci, les Primatice et les Benvenuto Cellini.

La conversation a duré fort longtemps. Mon adversaire a parlé fort bien et fort poliment, mais, en vérité, n'a point ébranlé ma croyance. L'Allemagne a pour elle une chose délicieuse : tous les mariages s'y font par amour¹.

La France produira des Voltaire, des Courier, des Molière, des Moreau, des Hoche, des Danton, des Carnot; mais j'ai bien peur que les beaux-arts n'y soient toujours dans la situation

¹ C'était il y a soixante-dix ans

des orangers des Tuileries. Si nous brillons par l'esprit, ne serait-ce pas en manquer que de prétendre réunir tous les avantages possibles? que de vouloir donner à la fois à l'Europe des Voltaire et des Raphaël? Les nations doivent-elles toujours se conduire entre elles comme des jeunes gens mal élevés et présomptueux?

Il est des jours où la beauté seule du climat de Rome suffit au bonheur; par exemple, aujourd'hui, nous avons joui du plaisir de vivre en parcourant lentement les environs de la villa Madama. Nous avons senti la divine architecture de Raphaël. Dans notre enthousiasme pour ce grand homme, nous sommes allés voir, avant de rentrer, sa petite église de la Navicella. Voilà le *joli* italien si éloigné du *rococo*. Pardonnez-moi ce mot, qui désigne le *joli* français, vingt ans après qu'il a cessé d'être à la mode.

Nos peintres allemands, gens d'un vrai mérite, nous ont raconté plusieurs traits du roi de Bavière, Louis. Ce prince sent les beaux-arts et les aime comme un Allemand (et non pas comme un Anglais ou un Espagnol : ceci est une rare louange). Un de ces messieurs nous dit qu'un de ses amis a compté cinquante mille statues dans Rome ou la campagne voisine.

27 juin 1828. — M. l'abbé C***, avec qui nous avons passé la journée, nous a dit mille choses que je ne pourrais répéter ici sans choquer la bonne compagnie et même les tribunaux.

M. C*** nous parlait ce soir de la Rome de sa jeunesse. On était en 1778; Pie VI régnait depuis trois ans. Presque toute la bourgeoisie à Rome portait l'habit ecclésiastique.

Un apothicaire avec femme et enfants, qui n'était pas vêtu en abbé, s'exposait à perdre la pratique du cardinal son voisin. Cet habit était peu cher et fort respecté, car il pouvait couvrir

un homme tout-puissant; voilà l'avantage de l'absence des décorations. On ne voyait donc que des habits noirs.

Il y avait à Rome autant de cours que de cardinaux. Si un cardinal devient pape, son médecin est médecin du pape; son neveu est prince. Ce billet gagné à la loterie fait la fortune de tout le monde dans la maison, grands et petits. On se répétait sans cesse, en 1778, que le patron était comme un homme qui, une fois tous les huit ans, met la main au chapeau pour tirer un billet noir mêlé avec trente-neuf billets blancs, et ce billet noir donne un trône. (Je traduis la phrase romaine. Ici le peuple s'occupe sans cesse de la loterie, des chances des jeux de hasard, et un pape ne vit guère que sept à huit ans). On parle tous les jours à Rome des maladies du pape régnant. Cette conversation est cruelle, triste, et m'ennuie; on descend à des détails de chirurgien. Tout le monde répète le proverbe : « *Non videbis annos Petri*; » ce qui veut dire : « Vous ne régnerez point vingt-cinq ans. » Lorsqu'en 1823 Pie VII approchait des années de saint Pierre, le peuple croyait que si le pape faisait mentir le proverbe Rome serait détruite par un tremblement de terre. Pie VI et Pie VII, en régnant l'un vingt-quatre ans et l'autre vingt-trois, ont fait mourir de chagrin bien des cardinaux.

L'immoralité profonde qui régnait dans le sacré collège en 1800 a disparu peu à peu, et l'esprit avec elle. A Rome comme ailleurs, les plus sots gouvernent, ou font peur à qui gouverne. Voilà l'esprit des *restaurations*.

Songez à la prudence qui devait s'établir dans un pays où une cour la plus despotique, mais la plus prudente et la moins violente du monde, était flanquée de trente cours aussi prudentes pour le moins. Figurez-vous la conduite d'un courtisan du cardinal Mattei, par exemple, qui n'avait que six courtisans : quelle assiduité! Plus le cardinal avait d'esprit, moins il restait de liberté au courtisan. Le seul dédommagement de

ce malheureux était d'être environné du respect et des complaisances de sa famille pendant le peu d'heures qu'il pouvait passer chez lui. De là, la *politesse* et la *prudence* romaines; de là, la vraie politique. « *Questa gente è l'unica al mondo per il maneggio dell'uomo*, » dit M. le cardinal Spina.

Jamais une imagination française ne se figurera les prévenances inouïes dont un prêtre puissant est l'objet dans sa famille. Parmi nous il est des services que l'amitié la plus dévouée laisse au valet de chambre.

A Rome, comme il n'y a point de carrière ouverte pour les jeunes gens, quatre ou cinq années de chagrins, d'inquiétudes et de malheur, attendent la jeunesse bourgeoise vers l'âge de dix-huit ans, quand il s'agit de prendre un état. Un *fratone* (un moine puissant et intrigant) peut d'un mot tirer un jeune homme de cet enfer en lui faisant obtenir quelque petite place de six écus par mois (trente-deux francs). De ce moment l'imagination du jeune Romain est calmée : il se voit riche dans l'avenir pourvu qu'il soit *prudent*, et ne songe plus qu'à l'amour. Remarquez que Rome est plus petite ville que Dijon ou Amiens; tout ne s'y dit pas, mais tout s'y sait.

On parle encore à Rome du cardinal de Bernis; ce souvenir est l'un des plus imposants qu'aient conservés les vieillards de ce pays. C'est que ce cardinal était magnifique et poli; c'est ici tout ce que l'homme privé, s'il est prudent, voit du grand seigneur. Les Mémoires de Marmontel et de Duclos vous diront ce qu'était au fond le cardinal de Bernis, et les Mémoires de Casanova ce qui l'occupait en Italie. Le cardinal de Bernis soupe avec Casanova à Venise et lui enlève sa maîtresse; le comment est curieux.

A Rome, le cardinal de Bernis est une figure héroïque; il donnait un dîner magnifique tous les jours et recevait une fois la semaine. M. de Bayanne, auditeur de Rote (juge au tribu-

nal de la Rota pour la France), avait la *conversazione* la plus agréable de Rome, table de *bocetti* dans une salle, dans une autre les meilleurs castrats, les premières chanteuses et un bon orchestre; dans une troisième, bavardage littéraire et philosophique, c'est-à-dire discussion sur les vases étrusques, sur les peintures d'Herculanum, etc.; partout profusion de glaces et de laquais lestes et respectueux. Figurez-vous toute cette magnificence commode dirigée par le maître de la maison, homme d'esprit dont c'est la passion.

La révolution a changé tout cela. M. d'Izoard, cardinal et archevêque, était auditeur de Rote de mon temps; il ne recevait jamais, et on le dénonçait à l'ambassadeur de France, M. de Blacas, s'il allait faire sa prière dans une église voisine de la maison du cardinal Fesch. C'est par des traits de cet esprit-là que la grande figure *del re di Francia* a disparu de l'imagination des Romains, mais le respect pour le successeur de Louis XIV est inné. Que ne ferait pas en Italie un ambassadeur homme d'esprit, avec cinquante mille francs de pensions distribuées au mérite, et deux croix tous les ans! En cas de guerre, ces cinquante mille francs épargneraient des millions à la maison de Bourbon; mais il faudrait envoyer en ce pays des gens d'esprit, et on les craint.

On ne peut avoir de crédit à Rome qu'en établissant une subvention comme celle du Théâtre-Français; c'est-à-dire, dix pensions de douze mille francs, et trente de six mille francs. On avancerait, au choix du ministre des affaires étrangères, dirigé par l'ambassadeur; on suivrait, en général, l'ancienneté; il y aurait une pension de quarante mille francs.

En 1778, continue notre abbé, les cardinaux et princes romains ne revenaient pas d'étonnement que deux hommes sensés, après avoir tiré un bon lot à la loterie de la fortune, MM. de Bernis et de Bayanne, se donnassent tant de peine pour

faire dîner et digérer le public. Le prince Antonio Borghèse, un peu jaloux, disait: « Ces gens-là ont été tirés d'un grenier par la fortune; la magnificence est une nouveauté dont ils ne peuvent se rassasier. »

Un prince ou un cardinal dînait seul, allait ensuite voir sa maîtresse, et dépensait des sommes énormes à bâtir un palais ou à restaurer l'église qui lui donnait son titre. (Voir les Mémoires de Casanova, mais l'édition en langue française imprimée en Allemagne, 1827.)

Les cardinaux d'aujourd'hui ne bâtissent pas, parce qu'ils sont pauvres; trois ou quatre peut-être ont des maîtresses, femmes respectables et d'un certain âge; douze ou quinze recouvrent d'une prudence parfaite des goûts *passagers*. Histoire des trois dots obtenues cette année par la belle Cechina, notre voisine.

Voyez-vous dans la rue s'avancer, au petit trot de deux haridelles, un carrosse dont le train est peint en rouge? Deux pauvres laquais recouverts d'une sale livrée vert-pomme sont montés derrière, l'un d'eux porte un sac rouge. Si tout cela vient à passer près d'un corps de garde, la sentinelle jette un grand cri, les soldats assis devant la porte se lèvent lentement pour aller chercher leurs fusils; quand ils sont en rang, les haridelles ont transporté le vieux carrosse à vingt pas plus loin et les soldats se rasseoient. Si vos regards pénètrent dans ce carrosse, vous apercevez un curé de campagne qui a l'air malade. Dix ou douze cardinaux seulement ont la mine emphatique d'un gros préfet grossier qui se promène dans sa ville après avoir dîné.

L'ignorance de ces messieurs en tout ce qui touche à l'administration est la même qu'en 1778, c'est-à-dire superlative. Mais elle est plus frappante, parce que le monde a fait un pas. Mon voisin, un jeune avocat de Rome, lit la *Logique* de M. de

Tracy, traduite en italien. La jeunesse des cardinaux d'aujourd'hui, comprimée par Napoléon, n'a pas été employée à intriguer chez la princesse Santa-Croce ou chez madame Braschi. On ne peut donc espérer de rencontrer à la cour de Rome ni la finesse, ni le savoir-vivre qui brillaient chez les collègues du cardinal de Bernis. Deux ou trois peut-être ont de l'esprit, ce qui les embarrasse fort.

Les cardinaux de 1829 connaissent l'homme par les ouvrages des saints Pères et les légendes du moyen âge; le nom de *monsu* de Voltaire les fait pâlir. Ils croient que le mot *économie politique* est un nom nouveau donné à quelque exécration hérésique française. A leurs yeux, il n'y a pas loin de Bossuet à Voltaire, et ils haïssent davantage Bossuet, qui pour eux est un renégat. Mais je me tais; il est difficile de parler du temps présent à une société un peu collet monté et qui a besoin de mépriser ceux qui lui font des contes.

Voulez-vous savoir ce que c'était qu'un cardinal en 1745? Duclos vous le dira, Duclos, Breton qui disait de Voltaire et de d'Alembert: « Ils en feront tant, qu'ils finiront par me faire aller à la messe. » Aussi fut-il ennobli et réunit-il pour vingt mille francs de places.

En 1745, l'empereur François I^{er} venait d'être élu à Francfort, malgré les efforts de la France et de l'Espagne; le parti autrichien à Rome imagina une espèce de triomphe. On prit un enfant de douze à treize ans, fils d'un peintre nommé Léandro, et d'une jolie figure; on l'habilla d'oripeaux; un *fachino* le portait debout sur les épaules; on le promena dans Rome, suivi d'une foule de canaille qui criait: « Vive l'empereur! » Cette mascarade passa d'abord devant le palais du cardinal de la Rochefoucauld, chargé des affaires de France, s'arrêta sous les fenêtres et redoubla de cris de joie. Le cardinal sentit bien que ce n'était pas pour lui faire honneur; mais,

prenant le parti qui convenait avec une populace, il se montra sur le balcon et fit jeter quelques poignées d'argent. Aussitôt la canaille se jeta dessus en criant: « Vive l'empereur! vive la France! »

Cette troupe de gueux, échauffée par le succès de son insolence, continua sa marche, se rendit sur la place d'Espagne, devant le palais du cardinal Aquaviva, et voulut y jouer la même farce. Le cardinal parut à un balcon. Au même instant vingt coups de fusil partent des fenêtres grillées du palais, couchent sur la place autant de tués ou de blessés, et le pauvre enfant fut du nombre des morts. A l'instant le cortège s'enfuit; mais bientôt le peuple de Rome s'attroupe, veut incendier le palais et brûler Aquaviva. Celui-ci s'était assuré de plus de mille *braves* dont il remplit la place d'Espagne. Quatre pièces de canon chargées à mitraille sont mises en batterie devant le palais. Le peuple, qui arrivait sur la place d'Espagne par toutes les rues, a peur; il se dissipe, et n'exhale sa fureur que par des imprécations contre le cardinal. Le peuple de Rome projeta de pénétrer par un égout sous le palais du cardinal Aquaviva, et de le faire sauter avec de la poudre. Le chef de la conjuration était un maçon nommé maestro Giacomo, homme de tête. Le cardinal, qui n'était pas sans inquiétude, avait des espions en campagne. On lui amena Giacomo, auquel le cardinal raconta que c'était par un fatal malentendu que ses gens avaient tiré sur le peuple, tandis que l'ordre était de tirer en l'air. Giacomo ne nia nullement le projet de faire sauter le palais d'Espagne, au sujet duquel il voyait bien qu'on l'avait fait venir. Des témoins pouvaient être cachés derrière les tapisseries du cabinet du cardinal. Tout ce qu'on put tirer du maçon, à la suite d'une fort longue conférence, c'est l'assurance qu'il ne ferait jamais rien contre la sûreté de Son Éminence.

Après ce coup vigoureux, le cardinal Aquaviva ne fut que us respecté dans Rome, et il savait se défaire, de façon ou d'autre, de ceux qui lui faisaient ombrage. Les Mémoires de Casanova, au style près, fort supérieurs à *Gil Blas*, peignent bien ce *cardinalone*, et sa manière d'agir envers une jeune fille. Quant à sa conduite politique, le président de Brosses fait un récit charmant de ses faits et gestes dans le conclave de 1759.

Devenu vieux, les passions mondaines se calmèrent, la peur de l'enfer resta, et le cardinal Aquaviva voulut faire publiquement amende honorable des *rigueurs salutaires* qui avaient rempli sa vie; mais le sacré collège s'y opposa, comme il avait fait pour le cardinal de Retz, *ob reverentiam purpuræ*.

Je ne sais trop quel parti l'on prendrait aujourd'hui envers un cardinal qui ferait tuer un insolent d'un coup de fusil. Peut-être serait-il forcé à une retraite d'un an au délicieux couvent de la Cava, près de Naples. Le valet qui aurait tiré le coup de fusil serait condamné aux galères perpétuelles et se sauverait six mois après. Il faut convenir que la peur des plaisanteries françaises a changé toute la conduite des cardinaux; Voltaire est le successeur de Luther. Rien de plus odieux à Rome qu'un livre tel que celui que vous avez sous les yeux. On protège beaucoup en revanche le savant qui ne se mêle que de vases étrusques et arrive à Rome chargé des rubans du gouvernement de son pays; car enfin il ne faut pas avoir l'air de haïr les lettres. Quelques cardinaux ne tarissent pas en plaisanteries sur le pauvre diable de voyageur qui court le monde à ses frais; ils triomphent des vexations auxquelles il est en butte de la part des consuls et gendarmes. L'un d'eux disait chez M. l'envoyé de *** : « Il faut croire que ces pauvres hères n'ont pas de pain chez eux. »

Paul, qui était présent, s'empara de la parole, raconta qu'il

était électeur, et prit cette occasion d'expliquer aux assistants toute notre loi d'élections, les fonctions de la Chambre des députés, les pétitions contre les curés qui refusent les sacrements, les arrêts des cours de justice contre les *Contrafatto*, etc., etc., etc. Bientôt il vit autour de lui un cercle de trente personnes, parmi lesquelles trois cardinaux curieux et deux autres pleins d'humeur, *e di stizza*. La vengeance fut complète. Chez ce peuple moqueur, heureux l'homme qui peut inventer une plaisanterie et la suivre avec sang-froid! Cette description de la publicité qui poursuit en France les petits péchés de tout le monde, faite devant des cardinaux ennemis, a semblé délicate à la malice romaine. Paul en est devenu célèbre; dans les cercles on demande à le voir.

COLONNE TRAJANE.

15 juin 1828. — L'an 99 de Jésus-Christ, et de Rome 867, le sénat dédia cette colonne à Trajan, qui était alors occupé à faire la guerre aux Daces, et mourut en Syrie avant d'avoir vu ce monument terminé. Dion Cassius raconte que Trajan désira que cette colonne fût élevée sur son tombeau; il voulut que la postérité sût que, la place lui manquant, il avait fait enlever une partie du mont Quirinal égale en hauteur à celle de la colonne. Les deux dernières lignes de l'inscription antique du piédestal indiquent clairement cette intention.

Cassiodore dit que les os de Trajan, renfermés dans une urne d'or, furent placés sous la colonne qui porte son nom. Il fut le premier de tous les Romains dont les restes furent ensevelis dans la ville. Cette colonne, haute de cent trente-deux pieds, depuis le pavé jusqu'à la partie la plus élevée de la statue, est composée de trente-quatre blocs de marbre blanc, unis ensemble par des crampons de bronze. La colonne pro-